

## LETTRES INÉDITES DE M. INGRES

---

Si de son vivant, et jusqu'à un âge avancé, le grand J.-A.-D. Ingres connut l'amertume d'avoir été longtemps critiqué, le parti pris et l'injustice, il lui fut donné, vieillard glorieux, d'assister en quelque sorte à sa propre apothéose et au triomphe de sa doctrine et de son art. Depuis qu'il est mort, le Temps a définitivement situé son nom dans une gloire sérieuse et solide, qu'était sa œuvre énorme, patiente, laborieuse, son œuvre admirable et nuancée, son œuvre parfaite.

Ingres est aujourd'hui, d'après les manuels et ce goût de la classification qui nous caractérise, catalogué grand homme. Cela est fort bien. Mais quelques avertis, qui n'aiment point qu'on les joue avec des mots, et peu soucieux d'admiration inconsidérées, n'acceptent pas d'amours toutes faites. C'est par la raison qu'ils prétendent aboutir au sentiment : ils veulent connaître avant que d'aimer. Et tout ce qui sert à éclairer leur esprit leur est bon. Les *Ingristes* sont de ceux-là. Ils ne veulent point d'un Ingres tout fait, tout admirable, cet Ingres de musée que proposent les Bædeker. Ils n'ont pas tort, car si nul, plus que Ingres, ne satisfait l'imagination, nul ne satisfait davantage la raison. C'est par là surtout que M. Ingres est un parfait classique ; c'est en quoi il demande, pour être véritablement aimé, compris, une application un peu soutenue dans l'admiration, quelque effort. Mais quand on est arrivé jusqu'à lui, à force de logique, il plaît, il satisfait d'autant mieux le cœur qu'il enchante davantage l'esprit par la vigoureuse netteté de son œuvre et de sa vie.

Or l'œuvre de M. Ingres est éparse en vingt musées, en plusieurs collections particulières. Au moment où paraîtront ces lignes, une vaste exposition réunira le plus grand nombre de ses dessins et de ses toiles à la galerie Georges Petit ; c'est, je crois, la première fois

qu'une telle entreprise se voit couronnée de succès. Il s'en faut féliciter.

Ingres, depuis une dizaine d'années, bénéficie de ce goût raisonnable qui nous conduit vers une renaissance classique dont quelques-uns peuvent bien médire — mais en somme dont le principe véritable est que tout est dans tout et que la tradition a du bon. Il serait aisé de conduire assez loin le parallèle des arts plastiques et des lettres, quant à ce renouveau classique. Quelques artistes, des poètes, des romanciers, qui n'ont pas dépassé la trentaine, se retrouvent dans leur commune préoccupation de *faire vrai*, d'après les procédés des maîtres passés. Ils savent assez que depuis quelques tapageuses expériences, ce n'est point la forme qu'il convient de modifier; ils ne sont toutefois certains que d'une chose : à savoir, que la perfection existe, et que les classiques y ont atteint.

Il semblerait que cette conclusion nous doive écarter de M. Ingres. Pourtant elle y mène, au contraire, tout de même que ces poètes, ces romanciers, ces historiens et ces peintres reviennent au peintre de *l'Apothéose d'Homère*, du *Vœu de Louis XIII* et de la famille Rivière, dans une commune admiration.

Aussi, rien de ce qui peut mettre en lumière les moindres détails de l'existence de M. Ingres ne nous saurait être étranger. C'est pourquoi jamais livre n'aura paru avec plus d'à-propos et en un temps plus opportun que le beau volume que vient de consacrer à J.-A.-D. Ingres l'érudit conservateur du Petit Palais, M. Henry Lapauze. M. Henry Lapauze, qui est son compatriote, a conçu pour Ingres une admiration sans limites. Depuis vingt ans qu'il s'est fait son biographe le plus minutieux et l'apôtre de sa gloire le plus convaincu, il a eu en mains un nombre considérable de documents inédits, grâce auxquels il a pu reconstituer et rétablir dans son détail le plus intime la vie de J.-A.-D. Ingres, inventorier et répertorier le plus exactement qu'il est possible en ces matières son œuvre immense, peintures et dessins, expliquer, contrôler, éclairer certains traits ignorés ou méconnus, remettre au point bien des légendes. Déjà les Ingristes ont pu lire, par les soins de M. Henry Lapauze, qui en assumait la publication, le *Roman d'Amour de M. Ingres*, par quoi il leur fut donné de découvrir un Ingres que l'on ne connaissait point jusqu'à ce jour : un Ingres inédit et des plus imprévus, Ingres amoureux.

Que de légendes sur J.-A.-D. Ingres ! Sa froideur, son insensibilité n'auront pas été les moins fausses, ni les moins arbitrairement établies. Quoi ! insensible, froid, le peintre de la brûlante M<sup>me</sup> Rivière, de la délicieuse M<sup>me</sup> Duvaucay, de *l'Odalisque* et du *Bain turc* ? Insensible, ce peintre et ce dessinateur qui ne fut jamais si maître de lui, si sûr, si génial, si parfait que devant un visage de femme ? Aucun n'a jamais pris plus de plaisir et trouvé plus de volupté à noter sur la toile ou sur le papier la mobilité d'un visage de femme,

une épaule, un sein, la courbe d'un ventre ou d'une cuisse, le pli d'une étoffe ou le geste d'un bras ramené contre un cœur... Nul ne fut jamais plus amoureux de la forme et de la beauté des lignes que cet « insensible », ce « froid » J.-A.-D. Ingres... Le seul de ses contemporains qui l'ait vu et qui l'ait compris, ce fut Baudelaire, qui dès 1846 écrivait ceci : « Deux tableaux essentiellement amoureux et admirables du reste, composés dans ces temps-ci, sont la *Grande Odalisque* et la *Petite Odalisque* de M. Ingres... »

N'est-ce point encore ce même et prodigieux Baudelaire qui écrivait à la même date : « Un fait assez particulier et *que je crois inobservé* dans le talent de M. Ingres, c'est qu'il s'applique plus volontiers aux femmes ; il les fait telles qu'il les voit, car on dirait qu'il les aime trop pour les vouloir changer ; il s'attache à leurs moindres beautés avec une âpreté de chirurgien : il suit les plus légères ondulations de leurs lignes avec une servilité d'amoureux. *L'Angélique*, les deux *Odalisques*, le portrait de M<sup>me</sup> d'Haussonville sont des œuvres d'une volupté profonde. Mais toutes ces choses ne nous apparaissent que dans un jour presque effrayant ; car ce n'est ni l'atmosphère dorée qui baigne les champs de l'idéal, ni la lumière tranquille et mesurée des régions sublunaires. » Et encore : « Une des choses, selon nous, qui distinguent surtout le talent de M. Ingres est l'amour de la femme. Son libertinage est sérieux et plein de conviction. M. Ingres n'est jamais si heureux ni si puissant que lorsque son génie se trouve aux prises avec les appas d'une jeune beauté. Les muscles, les plis de la chair, les ombres des fossettes, les ondulations montueuses de la peau, rien n'y manque. Si l'île de Cythère commandait un tableau à M. Ingres, à coup sûr il ne serait pas folâtre et riant comme celui de Watteau, mais robuste et nourrissant comme l'amour antique... Il y a dans le dessin de M. Ingres des recherches d'un goût particulier, des finesses extrêmes, dues peut-être à des moyens singuliers. Par exemple, nous ne serions pas étonné qu'il se fût servi d'une négresse pour accuser plus vigoureusement dans *l'Odalisque* certains développements et certaines svelteness (1). » Voilà ce qu'avait su voir Baudelaire, qui connaissait la beauté de la femme. On pourra confirmer ce jugement en feuilletant les trois ou quatre cents reproductions que donne le livre de M. Lapauze. M. Lapauze, lui aussi, a vu la fausseté de cette légende : Ingres insensible. Il en a découvert bien d'autres. Les Ingristes lui sauront gré aussi, sans doute, d'avoir si lumineusement expliqué l'énigme que proposait jusqu'à ce jour le portrait d'Ingres à vingt-quatre ans — par lui-même — qui est au Musée Condé, à Chantilly. On sait qu'au salon de 1806 figura un portrait d'Ingres à

(1) Ch. Baudelaire, *Curiosités esthétiques*. Levy, 1868, p. 206, etc.



vingt-quatre ans, peint en 1804, qui ameutait la critique et motiva sa réprobation la plus rigoureuse.

Ce portrait, nous ne le connaissons que par une photographie déjà assez ancienne que reproduit M. Lapauze dans son livre ; ce portrait diffère par quelques détails de celui de Chantilly : le portrait a disparu et l'on n'en trouve trace nulle part. D'aucuns l'ont cru perdu, ou enfoui dans quelque collection ignorée : M. Henry Lapauze a pensé que le portrait de Chantilly n'était autre que celui qui avait été exposé en 1806, corrigé et repeint par Ingres lui-même. Un examen attentif du portrait de Chantilly révèle en effet quelques repeints assez importants, sous lesquels transparait, en certains endroits, l'ancienne pose... Voici élucidé de la sorte un mystère dont les Ingristes se sont toujours inquiétés.

Nous n'avons pas à insister ici davantage sur ce livre, le labeur qu'il représente, et la nouveauté qu'il apporte sur Ingres. Parmi les documents qui n'ont pu y trouver place, mais qui nous ont paru présenter un assez grand intérêt, sont les lettres que nous publions ici. Elles sont inédites et c'est à l'obligeance de M. Henry Lapauze que nous devons de les pouvoir imprimer ; qu'il en reçoive l'expression de notre gratitude.

Ces lettres sont adressées à Le Go et à Varcollier. M. Le Go, peintre d'histoire, était secrétaire de l'Académie de France à Rome, du temps que M. Ingres en était directeur. Ce fut un homme intègre, de bon conseil, assez effacé d'ailleurs, mais qui rendit de grands services à la Villa Médicis.

Pour Varcollier, son nom revient souvent dans les lettres d'Ingres. Critique d'art, il joua un rôle important en qualité d'administrateur aux Beaux-Arts, à la ville de Paris. Il avait épousé la filleule de Chateaubriand, M<sup>lle</sup> Atala Stamaty, fille du consul de France à Civita Vecchia (le prédécesseur de Stendhal). Ingres a laissé un remarquable dessin de la famille Stamaty, qui appartient aujourd'hui à M. Léon Bonnat.

Nous avons respecté, comme il convient, l'orthographe, la ponctuation et le style de ces lettres. Elles ne sont point indéfectibles — mais du moins on y voit un homme vivant, nerveux, toujours en mouvement ou en travail : un homme qui aimait la vie, ce qui témoigne toujours d'un beau tempérament. M. Ingres en avait, quoi que l'on dise. Par leur verve, leur chaleur, leur rugosité même, ces lettres présentent un intérêt psychologique assez grand.

Elle nous le montrent honnête homme, sensible, dévoué, impulsif, passionné en tout. Ce serait déjà très suffisant : mais on en peut tirer quelques éclaircissements quant à certains détails de l'existence de M. Ingres et de ses travaux. C'est ce qui pourra motiver cette pu-

blication, à laquelle le goût du jour pourra trouver quelque intérêt, — nous l'espérons, — puisque c'est là de l'inédit.

ÉMILE HENRIOT.

I

A. M. LEGO

Samedi 27 décembre 1834.

[De Florence probablement (1)]

Mon cher monsieur Lego, votre lettre nous a enfin tiré d'une grande inquiétude sur votre personne, puisse donc en outre vous trouver le bien arrivé à Rome, quoique je regrette vous revoir si tard, je me ferais un plaisir de vous revoir ici et vous ramener au gîte.

Nous partons d'ici mardi au plus tard pour arriver jeudi prochain dans le jour à Rome, je pense vers le milieu du jour. Nous avons été si fatigués de notre beau voyage, à bien dire, cependant que j'arrive tard contre mon vouloir ; vous avez du voir M. Horace [Vernet] et vos amis en arrivant, ne m'oubliez pas auprès d'eux et dite leur qu'elle fête je me fais de les revoir, à bon revoir donc, j'estime que toutes nos fatigues touchent à leur terme et qu'une fois assis dans notre belle villa nous y coulerons des jours uniformes et heureux avec vous.

Je suis en attendant, cher Monsieur, votre bien affectionné et dévoué.

INGRES.

[1835 ou 1837.]

Mon cher monsieur Lego,

Il paraît que nous sommes au moment de livrer bataille au choléra ici (2) : on a dit-on, cinq cas non bien avérés cependant

(1) En 1834, Ingres, ulcéré des critiques adressées à son *Martyre de Saint Symphorien*, accepta de recueillir la succession de Horace Vernet comme directeur de l'Académie de France à Rome. Il partit avec M<sup>me</sup> Ingres et son élève Lefrançois, passa par Milan et par Florence où il s'arrêta. Le secrétaire Lego le devançait à Rome, où les élèves de la Villa Médicis préparaient un accueil enthousiaste à leur nouveau directeur. Par trois fois ils allèrent l'attendre sur la route, jusqu'au tombeau de Neron. En vain. Ce n'est que le 4 janvier 1835 que Ingres arriva sur la place d'Espagne au milieu de la nuit.

(2) Cette lettre n'est pas datée. Il y eut en 1835 une première menace de choléra à Rome ; il reprit en 1836-1837. Flandrin, Boulanger (le musicien) et Bridoux (graveur) se réfugièrent à Florence. Sigalon fut emporté par la maladie en trois jours.

des hôpitaux cernés ainsi que des maisons. M. de Lurdes y croit, nous ni croyons pas encore et la maison est jusqu'ici dans le meilleur esprit, mais ce pauvre Flandrin a encore la fièvre dans ce moment. Il était lui, son frère et Boulanger, Minain prêts à partir pour Florence mais on ne délivre ici ni passeports ni cartes de santé, et jusqu'à ce que le fléau soit ou non, on sera dans le second fléau des hésitations, négations, irrésolutions de tout ce qui suit d'un gouvernement ainsi fait.

J'avais eu l'idée et je vous avais préparé une lettre au ministre pour lui proposer dans le cas de violent choléra de vous embarquer tous pour Marseille et attendre là qu'il fut parti. Les bateaux à vapeur nous en faisaient tellement la venue très courtes; mais celle-ci ou tout autre nous devons écrire et instruire le ministre de ce qui ce passe. Je connais toutes vos vertus, mon cher Monsieur, aussi dans cette occasion, je ne vous dis rien qui puisse gêner ou interrompre la vie douce que vous menez à Florence. C'est comme le sommeil, jamais je n'ai le cœur d'éveiller personne, ainsi je remets tout à votre sage volonté et vous savez que vous serez toujours le bien retrouvé de vos amis sincères et dévoués.

INGRES.

[P. S.] Ma femme perd décidément toutes ses dents, et cela est bien dur! elle vous présente ses amitiés et vous remercie des souhaits de sa fête : moi je me suis mis à travailler comme un enragé, je ne perds pas un moment, me voilà parti.

Trop rien de nouveau, si ce n'est que j'ai chassé le garde-villa, ce bourrau (sic) s'est avisé de rouer de coups de bâton une femme.

J'ai l'embarras de le remplacer par deux bons sujets. Point de lettre pour vous ni pour moi à ladite affaire de laquelle je n'ai rien écrit à Florence (?). Je vous remercie de l'affaire Fournier, je prends donc mon parti. Avez-vous vu le portrait original. Dites-moi je vous prie où je dois écrire au coureur Lefrançois. Morey doit être parti, dans le cas contraire mille amitiés de notre part.

à la Villa. Voici quels étaient les élèves de Rome, en 1837-38 : Paul et Hippolyte Flandrin, Baltard (architectes), Boulanger (mucicien), Bridoux (graveur), Sigalon (sculpteur), Simart (sculpteur), Boulanger (architecte), Bonnacieux, Clerget, Blanchard, Jourdy, Ottin, Papety, Famin, Leveil...



Avez-vous vu M. Thiers? Je dois lui écrire, mais... je ne l'ai pas encore fait! Vous ferez bien de le voir, je vous y engage. Il paraît qu'aujourd'hui les médecins disent qu'il n'y a plus rien. Les ignorants, ils ne connaissent même pas la maladie. Tout se résume à des indigestions.

Nos amitiés à notre belle élève et à bon revoir.

—  
Rome, le 8 juillet 1837.

Mon cher monsieur Lego,

C'est encore avec la fièvre que je vous écris et ce matin encore ma pauvre tête n'était pas bien ferme, heureusement que la première est partie après une visite d'une quarantaine d'heures et l'autre va dans ce moment assez bien. Décidément pour se bien porter à Rome, il faut vivre comme ces vieux prêtres qui vont longtemps, mais à quel prix, grand dieu!

Vos charmantes lettres nous ont fait le plus grand plaisir, elles sont tellement rares que c'est tout dire. On ne peut donc voyager sans visicitudes (*sic*) et plaisir, aussi sans doute nous croyons et espérons que ces derniers l'emportent et que vous êtes heureux et content à Florence. Vous y avez vu mes amis, ce qui nous fait grand plaisir et ce brave M. Lefrançois qui vous a joué le tour perfide de s'installer encore plus loin, je ne lui ai pas écrit et je suis un barbare mais voyez ce que c'est que l'amour-propre je crois toujours qu'il me veut le même bien et que j'ai en lui un bon ami; enfin je rentre en moi-même, j'ai de grands projets de réforme et je commence par vous et par ce bon commencement, je rétablirai je l'espère mes affaires d'amitiés.

Ma femme est allée de suite chez Mrs — ils ont montré la lettre de M. Feuzi qui accusait la réception de leur lettre qui se sont excusés avec les plus grands soins. Je vous remercie des bonnes nouvelles de M. Farochon et autres, ce pauvre M. Morey. Dites-lui mille choses aimables de notre part. Nous avons possédé pendant 5 ou 6 jours l'aimable et bien bon M. Geulin qui dans son extrême bonté et en traître qu'il est (car c'est après son départ) il nous a adressé une coupe bien belle de chez Voscovati. Je dis traître parce que je ne l'aurais pas accepté s'il me l'avait donné lui-même et par ce que je voulais qu'elle fut de sa possession mais voilà ce que sont les amis.

Au reste il vous a fort regretté parce qu'il a le bon esprit de vous aimer beaucoup et il serait possible cependant qu'il vint à Florence pour y voir aussi son brave Simart. Il est parti de Rome pour Civita Vecchia jeudi soir; rien de nouveau ici. La Saint-Pierre s'est bien passée, les jeux ont été ravissants, vous avez eu les vôtres aussi. Comment trouvez-vous Florence, vous nous ne le direz, vous n'y êtes ainsi pas sans amis et amies, nous les connaissons et vous prions d'en embrasser une pour nous si vous le pouvez, de quoi vous ne serez pas trop fâché, n'est-ce pas, et vous lui direz que son bouquet est plus admiré et plus beau que jamais; vous avez vu aussi le sculpteur Furre-raire (?) vous avez sûrement reçu sa première bordée et nous la seconde. Il se prononce et ne veut plus aller chez aucun ambassadeur, mais M. Delurde ne croit pas à cette protestation ni moi non plus au reste, il est très matté mais toujours officieux. Notre brave Calamatta cingle à pleines voiles le bonheur (mérité au reste) et qui nous rend heureux. Il est professeur de gravure à Bruxelles avec six mille francs de traitement et enfin M. Molé qui a terminé avec l'épreuve lui fait graver son portrait en taille douce à dix mille francs, celui du premier peintre de l'époque et beaucoup d'autres ouvrages; le voilà heureux et indépendant. Ma femme vous prie de voir M. Morey et le bien remercier de sa lettre en lui exprimant les vœux que nous faisons pour une meilleure et parfaite santé. M. Le Duc est parti à Venise et y trouvera une de nos lettres. Tout est bien ici, une parti de ces messieurs est à la campagne mais bientôt tout le troupeau rentrera (*illisible*) trouvant à dire ici cher ami comme vous le pensez bien. Si la villégiature vous plaît usez-en tant qu'il vous plaira, et tant qu'il n'y a rien d'important qui appelât indispensablement votre présence, donnez-nous quelquefois de vos chères nouvelles qui nous font toujours le plus grand plaisir et croyez-moi, mon cher monsieur et bien bon ami, le votre de tout cœur.

J. INGRES.

Ma femme vous fait ses compliments affectueux et vous embrassons, mille amitiés à tous mes bons amis.

Ayez la bonté de nous mettre au courant de la venue de M. Thiers.

*A Monsieur Lego, poste restante, Florence.*

---



Rome, 21 août 1837.

Mon cher monsieur Lego, pardonnés-moi si je viens interrompre votre douleur car je ne doute pas qu'à minuit où j'écris ces quatre lignes vous ne receviez ma cruelle lettre : il a fallu avoir ce courage avec aussi celui d'en avoir beaucoup à votre tour, cher ami, je voudrais, nous voudrions être là pour soulager votre juste douleur encore parlant avec vous. Mais excusez-moi de devoir vous parler affaires. Bon Dieu, si vous n'avez signé votre marché pour cette figure de Minerve ne le faites nullement, je m'en passerai à ce prix. Ah, les voleurs ! Comment, lorsque j'ai ici pour 40 piastres la plus belle et grande figure ! et une figure qui n'est point demandée et de plus les dépenses de Florence qui ne figureront même pas dans le budget que j'ai envoyé au ministre. Ainsi donc, mon cher, arrêtez-vous je vous prie [*mot illisible*] les seules figures des luteurs qui nous doivent quand ils voudront (?) et puisque les bas reliefs ne se trouvent pas, renoncez y aussi, et l'orateur et l'autel rond étant envoyés ne demandons *plus rien*, au moins jusqu'à nouvel ordre. Mais voici, cher ami, faites-moi l'amitié lorsque vous le pourrez d'écrire à l'école ou à M. Durand pour moi en l'instruisant de ce qui se passe à Florence et du parti que je prends à cause de tous ces incidents et comme chargé spécialement par moi de faire ainsi, mais, pour dieu, délivrés-nous des 100 écus romains de la Minerve que j'ai toujours cru sans bras et jambes : et à ce titre d'ailleurs je n'en veux plus d'autant que je viens de découvrir ici au musée des inscriptions, *la même* mais le tronc seul. Quand aux objets que j'ai chez M. Gouin faites-moi l'amitié de les faire encaissés avec soin et dans un coin de son palais ils attendront mon avis pour aller retrouver les seconds envois à Livourne qui me les feraient arriver à Paris, sous ce couvert : je vous prie d'en causer avec M. Gouin et lui présenter mes tendres amitiés et remerciements de tout ce qu'il voudra bien faire pour moi en cette occasion ; dans le cas où vous auriez signé le marché, détruisez-le en offrant quelque indemnité à ce bourau de monteur. Certes mon cher monsieur que votre présence ici nous est toujours agréable et utile mais comme vous savez que je suis enclin à aider autant que possible les mêmes dans leurs affaires et affections, et ce malheureux inci-

dent pouvant en amener d'autres dans l'économie de votre temps à Florence je vous prie de faire en tout ce qu'il vous faut, et encore plus dans cette triste occasion, hélas !

Adieu mon très cher, nous attendons avec anxiété votre réponse. Pardonnez-moi encore une fois de vous avoir fait tant de mal ! mais croyez-moi le plus affectueux de vos amis.

INGRES.

Ma femme vous fait ses douloureux compliments et amitiés, aussi à madame bientôt. J'écris aussi à votre infortuné beau-frère.

Nous recevons aussi une lettre de M<sup>lle</sup> Debart qui nous a fait grand plaisir, veuillez bien nous rappeler à sa bonne et aimable personne. Soyez sans inquiétude, tout le monde va bien à la villa depuis le bas jusqu'en haut.

*Monsieur Lego poste restante à Florence.*

Rome, 5 janvier 1838.

Mon cher monsieur Lego,

J'ai reçu votre lettre de Paris avec un grand plaisir et en même temps presque avec autant d'affliction (sic) pour tout ce qui vous touche aussi sensiblement et si la part qu'un vrai ami prend naturellement pour nos propres pensées peuvent un peu adoucir les vôtres croyez bien à la sincérité des nôtres; heureusement que la douleur s'use comme tout autre chose, la votre nous la craignons pour votre arrivée à Paris, elle nous confirme au reste ce que nous savons bien de vous, l'excellence exquise de votre cœur sensible et bon; puissiez vous ne plus éprouver de pareils malheurs, que ce soient les derniers, et que le reste de votre vie qui peut être et longue et belle vous la passiez heureux de santé et de bonheur. Je vous embrasse avec tout ces bons vœux que partage et auxquels se joint ma bonne femme pour notre bon secrétaire ami : votre famille qui vous aime bien et mérite une de vos lettres se trouve heureuse de son existence à la villa nous ne pouvons mieux faire que de les aimer comme vous même, ils sont bien aimables. Mais la santé de M<sup>me</sup> votre sœur quoique un peu mieux est à peu près toujours la même, espérons cependant

tout du temps et d'une belle saison, car quoique nous jouissons d'un doux hiver c'est toujours l'hiver pour elle.

Je reprends cette lettre aujourd'hui les Rois pour vous dire que votre chère sœur est au comble de la joie d'avoir reçu de vos nouvelles, bonnes autant que nous pouvions l'espérer dans votre situation ainsi donc courage, vous avez éprouvé une crise cruelle, une de celles que nous éprouvons dans cette vie, mais il est vrai de dire aussi qu'au milieu de nos insuccès nous y avons des jours heureux et dont vous jouirez d'autant que d'après ce que vous me dites de vos idées actuelles vous avez beaucoup acquis pour votre bonheur et tranquillité future. Non certainement je ne reviendrai à Paris que lorsque j'aurai tout terminé ici je me doute bien que la terreur est toujours la même puisqu'il est habité par les mêmes haines : heureux cependant d'y conserver la seule vraie douceur de la vie, des bons et vrais amis. Vous les aurez tous vus ; vous en serez content je l'espère : habitants de la villa, nous allons tous bien excepté M. Boulanger l'architecte qui est aggravé de nouveau. Ma femme va commencer les grands travaux. J'ai élevé 4 grandes statues sur les murs extérieurs de la galerie : leur effet est complet mais tout ce qui est embellissement s'arrête et les travaux essentiels ne seront pas interrompus (1). Nous sommes dépassés de 2000 livres, mais avec les mille que vous nous annoncez trouvés de plus et beaucoup d'articles concernant les travaux étrangers à la villa, rarement les 22 l. d'allocation nous nous y trouverons, j'espère, pour ne pas nous aggraver ce que je crains le plus au monde, et ce que dorénavant j'aurai le plus à cœur d'éviter, et suivre toujours vos bons conseils, car il est bien doux d'être loué de ses œuvres que d'en être blâmé. Ainsi, notre cher, nous vous devons mes nouveaux remerciements pour tout ce que votre bonne sollicitude fait pour nous et nous rendons avec justice et plaisir la part si essentielle que vous avez à ma sage direction. Je n'ai point encore reçu la nouvelle demande de plâtres, je l'attends et je ferai la dessus ce que vous me dites, je suis prêt. Mes choix sont faits et avec prix, ainsi que ne m'en rapportant pas à moi seul sur cet article, mais le prix approximatif

(1) Ingres, pendant son directoriat, s'occupa de faire restaurer la villa Médicis, installa une galerie d'architecture, rétablit le belvédère, et décora le jardin auquel il donna son dessin actuel.



du tout est effrayant. Quand à la personne qui doit s'en occuper avec moi je vous remercie des instructions que vous me donnez. Je suis bien sensible à la justice de ceux qui nous louent, et surtout à la sollicitude toute amicale de mon excellent ami Damond. Dites lui bien en attendant que je le fasse moi-même bientôt combien j'aime à lui être reconnaissant. Ainsi Dieu me conserve d'aussi bons pilotes et suis sûr de toujours bien naviguer.

Je me laisse, nous nous laissons toujours aller à l'espoir que vous nous reviendrez, mon cher, Dieu le veuille pour moi, ma bonne femme vous remercie à son tour de vos bons conseils financiers qu'elle exécutera à la lettre toujours. J'ai reçu la lettre du M[inistre] qui autorise votre congé pour deux mois; mais vous êtes là pour le reste s'il vous fait besoin. Adieu notre cher monsieur Lego, nous espérons que votre situation adoucie, vous ne nous écrivez plus d'une manière aussi triste qui nous a pénétrés de regrets pour vous. Croyés et comptés toujours sur une amitié et une estime inaltérable de votre bien sincère et ami dévoué.

J. INGRES.

Moi et la villa vous remercie de nouveau de tout ce que vous faites pour elle. Je suivrai à la lettre vos instructions; M. Martinet pens[ionnaire] m'écrit et me demande les mille francs de sa retenue avec un certificat de M. Lemère et a terminé sa gravure mais il arrive trop tard, mon crédit est fermé pour l'année. D'ailleurs comme c'est par une faveur spéciale du ministre qu'il pourrait l'obtenir, il doit commencer par la demander. Le ministre peut la lui accorder mais nous n'avons pas de fonds nous, avertissez le je vous prie et donnez nous des conseils sur ce point, et prenant nos dépenses de l'année payée; jamais il n'y aura eu d'année aussi chère que celle-là, des marbres, des restaurations et tant de pensionnaires, etc., etc., qu'il n'est pas étonnant que nous soyons un peu dépassés et il nous faudra la plus stricte économie d'arrangement pour n'aggraver que de très peu de chose du moins les comptes de cette année terrible qui j'espère n'aura pas sa seconde. M. et M<sup>me</sup> Baltard sont bien sensibles à votre souvenir avec leurs vœux et sont bien reconnaissants d'avoir été voir leurs parens. Tous vos amis vous font mille amitiés, Hardouin et tous. Ma femme qui vous fait de nouveau ses amitiés sincères vous prie de

demander à M<sup>me</sup> Perrin si elle n'aurait pas reçu une de ses lettres écrite de suite le choléra et vous prie d'être assez bon de lui envoyer sa nouvelle adresse, et M. de Lionde qui vous remercie.

Mille tendres amitiés à mes amis je vous prie, adieu, courage, et revenez nous, si vous le pouvez, à moins que nous vous sachions plus heureux par d'autre position qui fît votre complet bonheur.

Nous avons reçu la lettre de M. et M<sup>me</sup> Desgoffe, mille amitiés tendres pour eux.

Nous avons reçu notre pensionnaire musicien il est arrivé la veille du jour de l'an. Nous avons dîné *al salito* ce jour ensemble, vous nous manquiez essentiellement. J'ai reçu du ministre la retenue accordée à M. Briant, il est heureux et bien reconnaissant c'est un brave homme.

*A Monsieur Le Go, homme de lettres  
secrétaire de l'Académie royale de France  
rue Chancrin n° 6 Paris.*

—  
Rome, ce 20 février 1838.

Mon cher monsieur Lego,

Combien votre bonne lettre nous a fait plaisir, nous a intéressé, et que de remerciements je vous dois pour tant de soins et d'amitié, mais comme vous le dites vous êtes tombé à Paris à l'époque la moins favorable près de l'administration qui a à ce qu'il paraît d'autres chiens à fouetter que l'intérêt des beaux arts. Espérons cependant qu'avant votre départ vous serez plus avancé et si cela n'est pas je ne vous en aurai pas moins de reconnaissance à laquelle je joins toute sorte de bons vœux pour vous et pour ce qui vous touche, mais mon cher monsieur je voudrais bien ne pas vous affliger ; mais sans vous imaginer qu'il n'y a *plus que je vous dis*, je croirais mal faire de vous cacher que votre chère sœur est fortement aggravée, qu'elle nous paraît bien mal. Son mal a augmenté considérablement et joint au mauvais temps qui nous désole jusqu'ici les apparences de bon soleil qui commence enfin à reparaitre avec toute sa douceur, rien ne fait, et elle est bien changée, je ne vous dis pas ceci pour hâter votre retour, mais votre présence

ici et l'attachement qu'elle vous porte me fait penser que vous ferez bien de revenir auprès d'elle : je ne puis assez vous dire que c'est un ange que nous avons sous notre toit et nous n'avons nul mérite à lui rendre son existence plus supportable par toute sorte de tendresses et le peu de soins qui est en nous : elle est si bonne, si parfaite qu'elle fait bien peine à notre cœur, et avec le conseil de ma bonne femme, par l'attachement sincère que nous vous portons, nous avons le courage et le devoir de ne vous rien cacher. Je pense donc que vous ferez bien de ne pas passer l'époque arrêtée de votre départ et je pense que dans tout ce temps d'ailleurs vous aurez eu le temps de terminer bien des choses. Vous devez bien penser que nous ne sommes pas les derniers à désirer votre retour dans l'intérêt des affaires d'ici dont vous êtes l'indispensable et bien bon collaborateur : mais avant de quitter Paris je désirerais et comme je crois nous en sommes convenus, que vous visitiez l'Institut dans une de ses séances en lui apportant la lettre que j'ai faite et que je vous envoie adressée comme *al salito* au S[ecrétaire] P[erpétuel] M. Quatremère que vous avez du voir je pense. Faites-moi le plaisir de la lire bien entendu, et de la cacheter. J'ai pris le parti et j'en ai saisi l'occasion dans l'intérêt de l'École parce que M. Guenepin m'a écrit une lettre aimable pour l'arrivée de son parent et dans laquelle il me dit que l'on regrette de ne pas vous avoir vu à l'Académie qui en aurait été flattée, de pour causer avec vous, me disant tout le plaisir que l'on éprouve à vos lettres, et voici ses expressions : « l'Académie se félicite chaque jour des relations heureuses que vous avez établies avec elle. Chacune de vos lettres est écoutée avec le plus grand intérêt. Toutes les questions d'art que vous lui soumettez sont empreintes d'un tel caractère de force, de raison, et de convenance qu'elle s'est toujours empressée de se ranger à vos avis. M. Lego est à Paris depuis quelques temps nous avons tous regretté qu'il ne se soit pas présenté de votre part à l'Académie pour nous communiquer sur tout ce qui regarde l'école de Rome, une foule de détails qui auraient été pour nous du plus grand intérêt... »

Je ne puis rien que vous faire plaisir par ces expressions, puisque vous en partagés l'honneur avec moi et vous me feriez un grand plaisir, mon cher, de vouloir bien y aller encore recueillir d'autres éloges et cimenter encore par votre présence



et l'honneur que vous pouvez vous y faire personnellement l'union que j'ai eu toujours à cœur entre la villa et l'Institut dans vos causeries, je pense aussi que vous avez l'occasion de parler des travaux et embellissements de notre belle demeure : et vous mon cher, combien nous aurons de questions et de réponses à faire... Rien de changé ici, tout travaille et va le même train. Souvent beaucoup d'ennui, un peu de musique régulière tous les jeudis, voilà. Je n'entends pas parler de M. Pritte (?) néanmoins à présent j'ai tout les matériaux et réponses prêtes, je vais demain écrire à M. Dumond à qui je vous prie de faire mille amitiés et remerciements et lui tout adresser au ministère. Vous m'avez bien tous deux instruits de mes droits respectifs dans cette affaire qu'il ne me fallait pas moins que je remplirai comme tout avec soin et conscience.

Je vous remercie de tout ce que vous me dites de Paris, de vos affaires, des miennes et des hommes de ce beau diable de pays, tous ces détails nous intéressent et nous ont fait bien plaisir à les entendre si bien racontés : M. Nisard sera bien aimable s'il nous fait avoir des livres : à propos le ministre nous donne, je crois, l'ouvrage de Mazois, on voudrait ici sa continuation, s'informer ce qu'il y a de fait au delà de la 21<sup>me</sup> livraison vous (*mot illisible*) verrez encore tous mes amis, parlez leur bien de nous, de mes sentiments, et avec les sentiments que vous nous connaissez dans ce qu'ils sont dans notre cœur. J'espère aussi que vous serez plus satisfait de M. Edmond... (*passage incompréhensible*). Quand au ministre je suis dans vos bonnes mains pour ce qui me concerne et me touche à l'école vous me rassurez sur la perte du portefeuille et de l'affaire de mon beau-frère ; grâce à votre belle manière vous avez parfaitement traité l'affaire de Martinet et vraiment [nous] ne pouvons faire autre chose pour lui, ce dont je suis cependant très fâché. Oui, cher ami, je conçois que votre séjour à Paris doit vous être fatigant et pénible par la nature de vos affaires, la mauvaise saison et votre rhume obligé (?) que nous vous engageons bien à ne pas négliger et s'il ne tient qu'à nous de vous voir heureux dans votre position et dans tous vos désirs vous le seriez et au delà de vos espérances. Enfin vous revenez et je vois que c'est nous qui serons en cela les mieux partagés. Permettez-moi de m'en ré-

jouir d'avance et pour vous et pour le profit de l'école ; au reste j'ai fait vos amitiés à tous de votre part et particulièrement à ceux que vous aimez le plus. Je ne vous nomme donc pas tous les amis à Paris, j'écris de Sarti(?) vraiment à mes meilleurs (?) Gatteaux, Dumond, Desgoffe et mille choses aimables à mes jeunes confrères de l'institut tels que Guénepin, Leclerc, Picot, Schnetz et surtout au respectable monsieur Percier que vous serez bien aimable d'aller voir particulièrement si vous en avez le temps. Ma bonne femme qui partage pour vous tous mes sentiments s'unit à moi pour les exprimer de nouveau et avec toute notre sincère affection pour vous embrasser. A revoir donc, mon cher monsieur et croyez moi avec mon inaltérable estime et amitié votre dévoué de coeur.

INGRES.

M. Guénepin est donc arrivé avant moi, il est très bien et il nous a apporté tous les cadeaux [de] M. Gatteaux, M. Desgoffe, et M. Hitorff que vous seriez bien aimable et bien reçu si vous avez le temps de les aller voir.

Quant à ceux qui rient jaune, je voudrais bien que vous puissiez dire vrai, que je travaille beaucoup ce que j'espère faire cependant ne fut-ce que pour les rejaunir encore ; ce que vous me dites de moi, mon cher, je le reçois comme haute émulation et suis heureux de vous l'entendre dire personnellement et vous en remercie : enfin au total et malgré tout vous ne devez pas vous repentir d'avoir revu Paris, tout ce qu'il est et puisque nous avons le bonheur qu'il ne vous ait pas accaparé, venez jouir ici des douceurs d'un beau soleil qui se prépare et aussi du calme et des douceurs d'une amitié sincère que nous vous renouvelons ; ma femme vous prie une fois arrivé à Marseille de vouloir bien passer chez les parents de M. Pichant qui vous remettront un paquet pour M<sup>me</sup> Ingres. Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de mon ami M. Raoul Rochette, dont j'attends l'arrivée à Rome avec tant de plaisir, je lui écrirai bientôt. Ma femme craint que M<sup>me</sup> Perrin (à laquelle nous adressons notre plus affectueux souvenir ainsi qu'à M. Perrin) n'aye pas reçu une lettre écrite après le choléra. Faites nous le plaisir de nous apporter son adresse nouvelle. Faites en sorte de nous faire donner le plan de Paris par Jacobert sans cela il faudrait l'acheter et l'apporter, il



coûte 160 francs. Je vous prie de me mettre au pied du grand maître Chérubini avec tous les sentiments de l'estime et adoration profonde que je professe pour lui mais entaché de la plus noire des négligences que je vais tenter de réparer si cela est possible. Prier M. Lego à son passage par Marseille de voir chez M. Clapier, boulevard Longchamp s'il n'y a pas un paquet venu d'Arles à l'adresse de madame Ingres.

Rome, 27 février 1838.

Mon cher monsieur Lego,

Après l'envoi que je vous ai fait, je me suis senti en train et je me suis muni d'ailleurs de votre lettre pour les moulages, mis à écrire à l'école en lui faisant passer en même temps les devis bien en règle approximativement et avec des notes de réserve en cas, ils sont en italien et vous en avez connaissance par M. Dumas (?) que vous avez sans doute vu depuis et pourrait les expliquer si il en était besoin ; de plus j'ai fait deux lettres encore au ministre où je lui envoie le chiffre et lui annonce que j'ai écrit à l'école, comme il m'en avait autorisé dans sa seconde lettre de nouvelles vivantes. — De plus je lui ai encore fait une lettre pour lui parler de ce jeune homme à qui il a donné une gratification de 300 fr. et excepté la lettre de l'école j'ai fait copier sur votre registre celle de l'Institut et les deux autres au Ministre, mais non sans un accident grave pour les personnes comme vous, propres, et qui auront en horreur un pâté d'encre sur le côté d'un livre, votre œuvre en partie principale ; vous me pardonnerez donc en faveur d'ailleurs de celle qui vous a remplacé dans cette transcription Madame Baltard, dont elle et son mari vous font leurs amitiés, vous voyez donc que, comme les avarés, il n'y a rien comme les paresseux quand ils se mettent en train, mais je suis si énervé et fatigué de ce que je viens de faire, que je vous prie de vouloir bien faire sur ce blanc seing que je vous envoie une lettre au ministre pour M. Martinet et dans ce sens que je ne vois pas d'inconvénient au contraire à accorder à M. Martinet les mille francs de la retenue à condition bien entendu que cette somme ne sera nullement perçue sur l'école.

Nous avons écrit hier à madame votre bonne sœur, elle est toujours dans le même état, le temps affreux qu'il fait d'ail-

leurs (nous sommes pourris d'eau) n'est pas propice à lui rendre une santé bien altérée. Elle rêve Naples et elle veut y aller le plus tôt possible, mais à peine si elle peut bien marcher et monter les escaliers, d'un autre côté nous espérons d'un remède qu'elle vient de tenter et enfin du beau temps qui doit venir ou bien le monde serait alors tout renversé. Vous êtes à Paris où vos affaires doivent se terminer, n'ayez point de regret sur ce point tout en ne négligeant rien pour votre prompt retour et sans vous dire cela uniquement par moi dans cette circonstance sensible pour vous, au reste soyez sur de tout notre tendre intérêt pour tout ce qui vous touche et le plaisir que nous fera votre retour. J'ai d'avance à bien vous remercier de tous vos soins pour moi et vous prie de croire que j'en suis bien reconnaissant, mon cher monsieur et ami.

Je vous embrasse de tout cœur.

J. INGRES.

Ma femme vous fait mille amitiés sincères et vous engageons à mieux vous soigner que vous ne faites ordinairement. Et que je vous dise combien que je suis heureux que cette circonstance m'ait fait connaître et apprécier un homme tel que M. Pichand si remarquable par toutes les qualités de l'esprit, d'un haut savoir vivre et par son cœur, on peut vraiment le dire digne de celui de votre adorable sœur, vous dire ce que souffre ce digne époux cela ne peut s'exprimer.

Ce premier m'envoie une lettre pour me demander avis sur sa pétition me priant de la lui renvoyer avec une réponse et là voilà.

Rome, 7 août 1838.

Mon cher monsieur Lego,

Soyez le bien arrivé à Florence qui par parenthèse ne me sort pas de la tête et où malgré votre pluie et votre froid du voyage vous devez y griller comme nous faisons à Rome. Cela et les éternels maçons qui ne veulent pas nous laisser tranquilles à la villa quoi qu'il aient fini depuis si longtemps fait que nous vivions ici comme nous pouvons.

Mademoiselle de Bar nous quitte jeudi prochain et voilà encore une amie qui nous laisse dans la solitude, revenez nous cher Monsieur content et heureux, on fait vos matelats, vos

planchers sont superbes, l'appartement luisant et complet. Quelles nouvelles avez vous de votre aimable sœur ? mille compliments et mille choses aimables à M<sup>lle</sup> Serrati la future bienvenue. Nous voici aux affaires, mais je suis parfaitement de votre avis et trouve MM. de la galerie bien gentils et bien bons de nous offrir tout ce qu'il nous faut avec cette grâce ; que me faut-il ? une épreuve bonne de chaque objet, et bien c'est à nous de faire que sagement nous l'accepterons aussi vite et que Dieu patafiolle les brouillons. Je veux bien me passer du *Mariage romain* ne parlons plus ainsi de *l'Orateur*, c'est une idée à moi que j'abandonne volontiers pour accélérer notre affaire, quant aux autres, oui. Si nous pouvons à donc cher Monsieur parlons peu et cherchons, c'était être sensé aller exprès à Florence pour ces platres. Je suis d'avis 1<sup>o</sup> (et sans en référer à personne puisque je suis chargé de tout spécialement) d'accepter de la galerie une belle épreuve des lutteurs comme ils me la donnent *si bien* et celle du *lourd remouleur* et aussi du reste pour le *Sacrifice de Potin* (Enlèvement d'Hélène et Electra). Je suis d'avis de trancher net et par là je crois servir le ministère et l'école n'en déplaie à son brouillon.

L'école ne spécule pas, elle veut l'image tout simplement.

A donc, mon cher voyez et agissez, excepté que vous même proposiez mieux, voilà mon avis. Quant à mes effets de chez M. Gouin vous avez bien pensé et je vous remercie de faire ainsi dans l'occasion je vous prie d'offrir mille tendresses de moi et ma femme pour l'excellent M. Gouin (et malgré les ans qu'on a pas vus) je le remercie de même que M<sup>me</sup> Gouin de tant d'embarras que lui ont occasionné ces objets, sans clous, qui leur ont embarrassé pendant si longtemps des chambres qui ne servaient pas : Dieu me pardonne au reste ce petit badinage, en faveur, vous le croyez bien, de toute la tendresse que je leur porte.

Veillez nous rappeler aussi tendrement à M. et M<sup>me</sup> Tomeguex. Si comme je le crois, vous savez mes idées sur l'affaire, vous auriez la bonté de tout faire, lettres et reçus, comme cela s'est fait ici, car c'est vous secrétaire intime qui procédez ; bien entendu j'en instruirai simplement l'ami Durand. La villa est tout à fait veuve, une solitude. Nous avons 4 pensionnaires en tout dans ce moment. Le petit Napoléon se meurt, ce



pauvre enfant, et Dieu nous garde de la mort, qu'elle ne rentre pas si elle vient du moins à la porte.

Adieu, à revoir mon cher Monsieur, soyez heureux et toujours comme sûrement vous l'êtes et croyez à l'affection bien sincère de votre ami dévoué.

INGRES.

Ma bone femme vous fait bien ses amitiés. M. Bazzan nous a écrit, faites lui mes amitiés et ferais ce qu'il désire. Mes amitiés aussi à tous ces Messieurs en particulier.

*Monsieur Lego, poste restante Florence.*

Rome, 1<sup>er</sup> août 1840.

Mon cher monsieur Lego,

Votre lettre nous est toujours bien arrivée pour nous donner de vos nouvelles que nous aurions voulu encore meilleures pour votre santé et celles de Madame et Zéphirine, mais espérons que le bon air que vous respirez agiront cependant assez sur vous tous pour vous rendre enfin un état assuré de forte santé pour votre rentrée à Rome; en attendant jouissés bien de vos belles courses; quant à nous nous désespérons plus que jamais de pouvoir même vous aller voir un seul jour. Après votre départ nous sommes allés un soir lundi nous réjouir de ma liberté, à Frascati où au reste j'ai eu beaucoup de plaisir, c'est magnifique, mais soit fatigue ou autre indisposition je suis arrivé à Rome avec deux fièvres, mais dont la kinine a fait justice de suite... Ce damné chien de tableau, que nous savions arrivé à Marseille *bien* m'a redonné l'habitude du travail quotidien tellement que j'ai pris et par force la crâne résolution de terminer d'ici à 4 mois 3 tableaux, ma grande *Odalisque*, la *Vierge* et *Chérubini avec sa muse* et cela en comptant bien entendu notre travail de Directeur qui dit adieu (1) et tant d'autres obligations de position. Je vous donne donc à penser que de soins et quel travail tyrannique il me faudra pour remplir et avec toutes les conditions (de bien faire) cette terrible tâche. C'est pour cela, mon cher Monsieur qu'avec un vif regret j'oserai vous dire que je ne crois pouvoir profiter de la belle tête de Madame

(1) Ingres abandonna le directorat de l'Académie de France à Rome en 1841, et quitta la Villa Médicis en avril.

comme je vous l'avez demandé et que vous m'avez si gracieusement accordé, d'abord à cause non seulement de votre absence mais du temps nécessaire que je n'ai pas [pour] faire l'étude particulière et ensuite ce que j'ai depuis longtemps craint, de ne ne pouvoir donner à un vieux ouvrage qu'avec une grande difficulté un air de trop grande nouveauté pour un *type nouveau*, changer une tête qui est née du style et du caractère du tableau : vous êtes artiste et j'espère que dans cette circonstance qui pourrait m'embarrasser peut-être avec tout autre, vous comprendrez toutes mes raisons et mes craintes, je me vengerais d'ailleurs de cette privation dans le portrait dessiné de Madame et votre charmant enfant et vous prie de lui faire agréer des regrets que je serais heureux de voir remis en d'autres temps.

Rien de nouveau ici que la fièvre y a atteint M. Raimond, M. Pils et M. Machard. M. Desgoffe n'est pas très bien depuis quelque temps ; cette charmante famille vous fait ses amitiés ma femme fait à vous et à Madame ses affectueux compliments et avec sa bonne amitié ses vœux pour vos bonnes santés. Je me joins à elle pour vous tous et ma chère petite Zéphirinette ; je vous prie de bien nous rappeler par nos compliments pressés et affectueux à M. et M<sup>me</sup> Carras avec lesquels vous faites bon ménage d'amitié. Ma femme vous remercie de vos bons souhaits que vous nous donnez pour sa fête. Le vent à ce qui paraît, est en poupe, pour M. Delaroche : d'après toutes les lettres il n'y a que 3 candidats, *Del[aroche]*, *Blondel* et *Schnetz* (1) ; nous sommes toujours sur le qui vive des nouvelles et s'il il y a du nouveau je vous en ferais part de suite, mais nous sommes dans l'espérance de vous voir bientôt pour quelques mois à Rome.

J'espère que vous nous les donnerez tous entiers, à revoir donc mon cher et aimable ami. Je suis et serai toujours le vôtre aussi dévoué que me sera longue la vie.

INGRES.

Ma femme vous prie de lui envoyer par la première occasion la feuille des faragoustes de 1840. Nous recevons à l'instant, la bonne aimable lettre de M<sup>me</sup> Lego, elle nous alarme sur

(1) Delaroche, Blondel et Schnetz étaient candidats à la succession de Ingres à Rome. Ce fut Schnetz, proposé au troisième rang, qui fut nommé.

la santé de votre ange ; mais nous comptons sur vos si tendres soins et sur le bon air du pays, sa bonne est vrement une bone fille... ma femme est bien sensible et la remercie de tout cœur et l'embrasse.

M. Gabriac tous les dimanches sera chargé d'après notre indication de mes nouvelles et des journaux.

*M. Martin Lego peintre d'histoire, secrétaire  
à l'Académie nationale de France à Rome.  
à Pensano.*

—  
Rome, ce 24 mars [sans millésime].

Mon cher monsieur Lego je ne sais si celle cy vous arrivera, mais je ne laisse pas de vous l'envoyer, une phrase de votre lettre dernière m'en fait un devoir lorsque vous me dites : je considère cette nécessité (de revenir promptement à Rome) à vrai dire comme une malheureuse chance de plus. Non mon cher et pourtant contre vos propres intérêts restez donc à Paris le temps nécessaire et jusque s'il le faut à solution complète de cette affaire, de cette manière vous n'aurez aucun regret et rappelez vous bien que qui quitte la partie la perd. Ainsi mon cher Monsieur, il y a tout parier que l'affaire doit se décider bientôt car on parle de changement de Ministère si cela n'est déjà fait. Enfin en tout ceci je ne vois que vous, je vous le répète ne regardez pas à quelques jours de plus ; enfin nous avons appris ici par d'autres que vous faites des démarches et que même vous êtes pour contracter mariage fort riche : rien de nouveau ici ma femme a terminé son travail financier et jusqu'au mois de juin nous avons le temps ; je retarde aussi notre exposition que je n'ouvrirais je crois que le 31 août les ouvrages ne partant d'ailleurs que la fin de mai nous avons encore le temps ; merci de vos bonnes lettres et du grand plaisir qu'elles nous font et pour tout ce que vous avez la bonté de faire pour nous. Votre aimable sœur va un peu mieux et vous pourrez la recevoir à Rome encore. M. Pichand est parti hier matin pour Naples, il sera de retour dans dix jours.

Adieu donc cher ami, je vous souhaite toute sorte de bonheur dans vos projets, puissent-ils vous rendre heureux comme nous le désirons.



Et croyez-moi votre bien affectueux de cœur.

INGRES.

Ma femme se joint à moi et vous fait toute ses amitiés.

*A Monsieur Lego  
Rue Chantaine n° 6.  
A Paris.*

[Sans date.]

Mon cher monsieur Lego,

Votre dernière nous a rassurés sur votre état de santé et vous comprenez comme nous qu'ayant tout fait vous ne vous renverriez que passé les premières pluies à Rome et vous concevrez bien le désir qui nous tente de rentrer dans votre foyer, je vous remercie d'y être en cela pour quelque chose. Nous pensons que votre petite Joséphine a jetté tout son mal et que la suite de son enfance et les meaux inévitables ne vous donnera plus d'inquiétude, c'est notre vœu et pour vous aussi mon cher ami et pour elle. Nous allons bien nous deux quoique accablés de chaleur insupportable. Mais presque tous ces Messieurs y ont passé et ils sont tous par ci par là tout comme vous : rien de nouveau si ce n'est (mais sans trop l'affirmer) cependant que le vent pousse vers M. Delaroche. Quant à moi, chose effrayante et à laquelle je ne pourrai croire si de continuelles lettres et journaux ne m'annonçaient mon succès mais succès minime, qui de l'admiration va jusqu'aux larmes; le prince a dit à M. Asseline, après les plus grands honneurs donnés à ce tableau placé dans son plus beau salon des pairs et visité par toute la Société de Paris 4 jours de suite, que quoique sachant toute l'amitié qu'il me portait, Gattaux aussi, il voulait lui-même m'écrire son entier contentement et toute son admiration.

Le tableau a dû être porté le 23 à Saint-Cloud où il veut lui même le montrer à la Royale Famille, il y aurait vraiment de quoi en perdre la tête si je n'étais si fort de moi-même pour ne prendre de cette espèce d'apothéose vivant, que seulement ce qu'il me faut et recevant le reste flatteur comme inexorable invitation. Connais toi toi-même, c'est ce que je veux faire, je n'ai cependant pu résister à vous faire part de mes joies, à celui

qui sait si bien à l'occasion cicatriser mes peines, et je vous remercie de nouveau de toutes ces marques de votre si bonne amitié dont j'espère dans le cours de ma vie entière être assez heureux de pouvoir de toutes mes facultés en exprimer ma vive gratitude.

Nous vous embrassons tous les trois et bon retour.

Votre ami

INGRES.

## II

A M. VARCOLLIER

[Sans date: 1834 ?]

Mon cher Varcollier, il est bien vrai que d'une manière ou d'autre, je ne peindrai jamais la coupole de Lorette; voilà ce que j'ai dit à vous, à bien d'autres, mais pas à l'administration ni à M. le Préfet; je trouve donc que l'on s'est trop pressé de me remplacer avant que je *sois véritablement Directeur*, le roi ne m'a pas encore confirmé, et par cela il n'y a rien de fait. Il était tout naturel que je me démis de cet ouvrage. Parce que je voulais aller à Rome, et vous avez provoqué vous-même ma démission plus tôt que je ne voulais peut-être. Par ce que vous allez faire aujourd'hui (et moi personnellement bien malgré moi), j'ai l'air de ne tenir aucun compte de la sanction royale ou préjuger ce qu'elle fera, et me mettre ainsi dans une fausse position qui pourrait me nuire dans ma nomination et dont mes ennemis et détracteurs pourraient profiter.

Voyez donc, mon cher, par amitié pour moi, faites en part à M. le Préfet, ne pourrait-on remettre (tout vous est possible) cette décision à ma parfaite nomination.

Pardonnez-moi tous ces embarras, mais vous obligerez sensiblement votre ami.

INGRES.

Et j'attends votre contre ordre, s'il y a lieu.

Ce lundi.

Rome, ce 25 mars 1835.

Mon cher Varcollier,

Vous savez surement comme je suis arrivé à Rome et com-



ment j'y suis, il est donc inutile de vous en entretenir, j'ai plus hâte de vous dire que dans le grand nombre d'excellents amis que j'ai laissés, vous êtes de ceux qu'on regrette sensiblement. Je supporte difficilement ma transplantation même à Rome ; encore qu'on ne se vit pas tous les jours, même trop rarement, cette bonne et sincère amitié liée à tant de sympathies d'art et de sensations harmonieuses faisait que l'on se retrouvait toujours avec un plaisir dont je suis totalement privé ici ce qui me donne peu de stimulant pour y faire quelque chose ; d'artiste véritable, je crois l'être, si je ne me trompe, je suis devenu administrateur, chef de maison. Et cependant je le regretterais encore tant mon ressentiment est grand et profond ; et lorsque je veux m'étourdir sur mes chères pertes, je pense aussi aux chagrins vrais ou imaginaires que j'ai soufferts dans les deux ans que j'ai passés à Paris et qu'un peu de gloire et tant d'amitiés n'ont pu me faire supporter. Enfin ici j'ouvre ma croisée d'où je vois au Vatican ; une chose me manque cependant, c'est que je suis sans musique par le manque de ma grande caisse dont je suis privé encore, heureusement que la providence est grande, qu'elle a eu pitié de moi en prolongeant le séjour à Rome d'un pensionnaire musicien compositeur nommé Thomas (1) jeune homme excellent et doué du plus beau talent sur le piano et qui a dans son cœur et sa tête tout ce que Mozart, Bettoven, Veber, etc., ont écrit. Il dit la musique comme notre admirable ami Benoit et la plupart de nos soirées sont délicieuses. Vous avez tout au Conservatoire, que vous êtes heureux ; moi j'en ai de sublimes extraits et ce qui n'est pas peu, que je puis réentendre 23 fois si je veux et en vérité je crois que pour bien connaître un chef d'œuvre, c'est au piano, vous êtes de mon avis, je le sais : vous voyez que je dore ma pilule et me console comme je peux.

J'espère que vous et votre excellente Atala, vous vous portez bien ainsi que vos enfants, vos beaux enfants, je vous vois chez vous, dans votre bonheur intérieur avec le souvenir de vos bonnes petites soirées, la sonate pathétique que l'on disait si bien et bien d'autres, et le bon M. Roger et les autres amis, notre cher M. Dufresne, dites leur bien comme je les aime et combien je les regrette.

Vous savez mieux que moi, sans doute, que M. Delaroche

(1) Ambroise Thomas, grand prix de Rome de 1832.

est on ne peut plus heureux dans sa jeune et belle épouse (sic). Il est vraiment extraordinaire que dans de si doux moments, il travaille de peinture même la nuit, il doit me montrer ses cartons.

J'espère, cher ami, que les choses vont pour vous selon votre désir, tâchons de nous trouver heureux dans notre position, pour traîner le poids de la vie à laquelle nous sommes condamnés, il n'est pas qu'elle ne soit par ci, par là, semée de quelques fleurs, jouissons-en sans nous trop inquiéter de l'avenir, mais j'ai beau prêcher n'est-ce pas, vous êtes comme moi : nerveux, bilieux, impressionnable, malheureux, par conséquent ! Enfin soyons ce que nous sommes et si les souhaits, cher ami, y peuvent quelque chose, recevez les miens pour tout ce qui pourra vous rendre le plus heureux possible dans votre chère Atala, vos enfants, et rappelez-vous quelquefois de votre bien affectueux et sincère ami.

INGRES.

Ma femme et moi, embrassons de tout notre cœur votre chère Atala, et sa chère mère M<sup>me</sup> Stamaty, ma femme a fait sa commission auprès de M. Julien, nous apprend que Camille a dû faire son début, nous lui désirons un succès dont nous ne doutons pas.

Quelques mots quelques fois.

Rome, 31 août 1840.

Mon cher ami (1),

Je serais trop heureux, trop privilégié si la pensée du cœur pouvait franchir 400 lieues, alors vous y auriez vu d'avance tous mes sentiments de tendre et de sympathique amitié que j'ai toujours eu pour vous, mon cher Varcollier et pour tout ce qui vous touche dans votre digne et belle famille. Oui, mon cher ami, et croyez-le bien, malgré mes détestables négligences, jamais je n'ai trahi mes sentiments d'ami, et je défierais, n'est-ce pas, le diable lui-même de pouvoir désunir et rompre

(1) Cette lettre a été publiée une première fois par M. Delaborde dans son livre : *Ingres, sa vie, son œuvre et son temps* (Plon édit.) On pourra en contrôler le texte donné par M. Delaborde et celui que nous publions. Il y a d'assez importantes différences pour que nous ne craignons pas de donner celui-ci comme inédit. M. Delaborde a corrigé Ingres et « rapproché » son style sans doute un peu trop hirsute, à son gré. Méthode critique discutable, on en conviendra.

jamais notre amitié déjà d'ailleurs assez respectablement vieille et ce sont les bonnes parce qu'elles ont été éprouvées.

Je ne finirais donc pas de vous remercier de toutes vos bontés pour moi, que vous m'adressiez toujours si largement, si honorablement et si amicalement.

Vous croyez bien que j'y suis sensible on ne peut davantage; ce que vous me dites sur mon retour, et la si affectueuse attente de mes dignes et chers amis me comble de joie et de bonheur, ah, combien mes sentiments correspondent aux leurs. Seulement que je ne crois pas mériter assez en tout, tout ce qu'ils me donnent, tout ce qu'ils m'accordent; aussi ma vie et tout ce qu'elle est, je l'emploie à devenir meilleur autant que possible pour être digne de vos éloges et de la trop haute place où vous me mettez; et si j'en accepte le trop flatteur hommage, c'est à titre de si grande émulation et avec le même effet que produisent sur moi les chef-d'œuvres de l'art devant qui je suis toujours prosterné et que je cherche à imiter, mais toujours de si loin, hélas; enfin vous avez vu aujourd'hui mon petit tableau de *Stratonice*; ce n'est pas à moi à vous en parler, si ce n'est des soins inouis que j'y ai donnés, il me serait bien doux cher ami, qu'il puisse vous plaire, comme il plaît, je le sais, à nos amis commun; et aussi à ma chère élève et amie M<sup>me</sup> Varcollier dont nous aimons tous si affectueusement l'aimable personne dans son amitié pour nous, son goût et son talent: oui chère madame et amie, permettez-moi que votre Maître et ami vous embrasse dans cette lettre en attendant le bonheur de vous revoir et de vous remercier de votre bon et affectueux souvenir, ma femme se joint à moi et se fait bien fête de vous revoir et avec bonne et meilleure santé dont nous vous exprimons le vœu: J'ai été enchanté de M. Decaisne sous tous les rapports; c'est un artiste d'esprit, et alors il y a des grandes ressources pour vivre ensemble; c'est un homme aimable et que je crois vrai pour moi; de telles personnes me sont toujours chères et surtout venant de vous.

J'ai vu ici avec beaucoup de plaisir M. Brentou auquel je vous prie de dire de notre part mille choses affectueuses. Et cet excellent et aimable M. Defresne, que j'ai si horriblement négligé; mais toujours apprécié et encore moins oublié; ayez soin de moi près de lui, en lui offrant tous mes (?) que je lui rapporterai en lettres vivantes. Et ce bon Miel, et cet



homme illustre et si digne Baillot? et d'autres aussi que j'aurai tant de bonheur à revoir!...

Vous me parlez trop bien de Reber pour que je ne vous croye pas, je serai enchanté de connaître et d'admirer ce nouveau génie; ah! mon cher Varcollier, comme je suis toujours de votre avis surtout ce qu'en art et en toutes choses vous sentez et exprimez si bien! et en cela je vous reviens comme je suis parti, toujours le même, toujours les mêmes adorations et les mêmes exclusions, Raphaël, sa divine âme et sa divine grâce avec le juste degré de caractère et de force qu'il faut, il est ce qui doit être, sage comme Dieu et tout aussi impétueux, grand et fort.

Qui lui mettrons-nous en rapport en musique, n'est-ce pas aussi le divin Mozart? Oui, et ne direz-vous pas comme moi, oui, Don Juan est aussi le chef-d'œuvre de l'esprit humain en musique. C'est aussi un Dieu. Cet ouvrage tue encore tout et quelles jouissances éternelles de tous les moments quand tous les jours quotidiens (*sic*) vous entendez ce chef-d'œuvre au *piano*.

C'est un bonheur dont j'ai presque toujours joui ici avec nos pensionnaires musiciens, et que n'y étiez vous; j'ai bien souvent pensé à vous, si digne de figurer étroitement dans le très petit nombre de ceux qui sentent si admirablement ce qui est beau : *vraiment beau*.

Mais quoique appesanti sur le mérite d'un seul, que je sais d'ailleurs que vous partagez mon admiration quand même je n'oublie ni ne cesse d'accuser les autels du grand, de l'inimitable, du saisissant et terrible autant qu'Euripide, mariant tour à tour la piété et la terreur : *Beethoven*. Aussi le chantre des Grecs qui seul a chaussé le cothurne : *Gluck*. Et après ces trois il faut dire qu'il y en a encore bien d'autres : avec quel plaisir, mon cher ami, je me laisse ainsi aller avec vous; et avec tant de cœur et de sentiment que je sens des larmes qui m'en viennent aux yeux avec un tremblement de bonheur que je ne puis décrire..... et je chercherais avec qui je pourrais échanger de telles sympathiques sensations et que cela fait mal à force de plaisir...

J'ai, dit ma femme, soixante ans bientôt, mais jamais je n'ai senti mon âme si jeune, non jamais je n'ai plus aimé ce beau, qui rend si heureux et si content de vivre, dans ce vilain et

inharmonieux monde d'aujourd'hui; mais ce que ces ennuis ne peuvent nous ôter, à nous privilégiés du secret des arts divins, c'est cette sympathique communication, d'ami à ami, qui s'entendent si harmonieusement, ce que je trouve si bien en vous, cher ami, avec toute la haute intelligence de toutes choses qui vous distingue tout; donc à mon tour mes deux bras sont tendus vers vous, là, je pourrai enfin de vive voix vous exprimer l'expression de tant de choses que je ne puis dire ici, mais que je ne puis différer, c'est de vous remercier, mille et mille fois des soins, des services rendus à mes dignes élèves, mes amis, présentés par notre digne et excellent Gataux, vous n'avez jamais fait attendre le bienfait et ç'a été à qui mieux mieux avec toute la gratitude que j'en ressens, j'ai la conscience de vous avoir présenté d'honnêtes gens et des gens bien capables, comme de jeunes maîtres, en foi de quoi est Flandrin en tête. Que je suis heureux de tout ce que vous m'en dites; de lui surtout; quand vous pourrez faire quelque chose pour *Brian* et *Clerget*, je connais déjà toutes vos bonnes intentions, je vous en serai bien reconnaissant.

Et ce cher Oscar, nous verrons si il doit être peintre; certes je le crois né, mais je partage tous vos raisonnements si sages et si paternellement prévoyants.

Nous renouvelons à votre aimable Atala tous nos tendres sentiments que sa bonne M<sup>me</sup> Ingres partage de tout son cœur, et vous bien cher ami, je vous embrasse du cœur le plus affectueusement attaché et dévoué

J. INGRES.

Vous faites des merveilles à la villa, après l'architecture la peinture et la sculpture auront leur tour; de la fresque partout surtout, n'êtes vous pas de mon avis.

J'espère bien que je pourrai jouir du bonheur d'entendre *partie quarrée*, les grandes symphonies du grand musicien; faut nous y prendre à l'avance et je ne crois mieux faire que de nous en aplanir les difficultés, car il faut s'y prendre d'avance.

A revoir, à revoir. Raymond Balze, dont je n'aurais pas dû oublier le nom, on ne peut plus reconnaissant, me prie à l'instant de vous offrir tous les sentiments de sa vive gratitude.

A MADAME VARCOLLIER

[1849].

Ma chère Atala,

Vous êtes bonne et compatissante, vous m'en donnez bien des preuves et je vous en remercie de tout mon pauvre cœur qui est bien déchiré! Ma pauvre femme, je l'ai perdue sans retour, je ne la verrai plus<sup>(1)</sup>. Mais c'est affreux, et l'on ne peut mourir d'une pareille douleur! vous ne le savez que trop, vous ma chère, hélas! combien l'on souffre, mais ai-je votre courage, je courbe la tête comme frappé de la foudre.

Vous la pleurez comme moi, ma chère Atala. C'est une consolation dans mon affreuse douleur de voir qu'elle est et était si aimée.

A revoir, je vous aime et je vous embrasse comme ma fille.

INGRES.

A VARCOLLIER

Samedi matin 21 [sans millésime].

Cher ami,

Je compte reprendre mon travail lundi et le mener jusqu'au bout, je crois avoir assez étudié mon modèle sans l'incommoder encore, aidé cependant du petit buste. Mais pour ce faire, il me faut absolument un camée tête à fond noir. Ayez donc la bonté de me le procurer, est-ce qu'à la bibliothèque impériale vous ne pourriez pas le demander pour moi de la part du prince!

Nous nous occupons M. Hittorff et moi du petit monument dont on a fait déjà un grand carton. Le prix débattu pour le monument est de 2400 fr. pour la sculpture, il y aurait encore à ajouter 7 à 800 fr. pour la dorure.

Mais quoiqu'il sera fait des modifications au projet actuel, ce sera toujours une affaire de 2400 fr. pour le moins. Avant de s'embarquer plus avant, je suis bien aise de vous en instruire et savoir ce que vous en pensez.

Quant à moi, je ne fais dans tout cela qu'une immense

(1) M<sup>me</sup> Ingres, née à Chapelle, morte en 1849. Cf. Henry Lapauze, *le Roman d'amour de M. Ingres* (Laffitte éditeur, 1910).



preuve de bonne volonté. Que Dieu m'ait en aide pour y mettre bonne fin.

Si je puis avoir quelque réponse de vous et de vos intentions, auriez vous la bonté de me la faire connaître au plus tard lundi matin, pour ensuite employer toute la semaine à confectionner l'œuvre.

Pardon, cher ami, de tout le petit tracas que cela vous donne, et à tous les trois; ce que je pensais bien en acceptant au milieu de toutes mes préoccupations, moi aussi et aussi le projet d'aller un peu voyager. Mais sentant les difficultés pour moi de faire un portrait, que Dieu m'en délivre à jamais! ce n'est qu'à un ami, dans le sein duquel on peut confier de telles impressions que je ne serai jamais capable de surmonter.

Tout à vous de cœur,

INGRES.

—  
Ce samedi soir 24 [sans millésime].

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant votre aimable lettre, elle vient déterminer mon courage à poursuivre une œuvre, qui vous le savez est toujours pour moi presque insurmontable, mais pour Monseigneur j'irai jusqu'au bout par tous mes soins.

Je viens d'en déterminer l'ébauche sur un panneau en camée à fond noir, j'ai encore besoin d'une dernière séance sur mon dessin, et lorsque Monseigneur le voudra, je suis à ses ordres, *même demain dimanche à la même heure*, si cela se peut.

Vous vous apercevez, je le vois bien, que le peintre de Saint Symphorien doit être encouragé, telle est ma pauvre condition, et c'est ce que vous faites dans cette circonstance, je vous en remercie et j'espère qu'avec cette aide et les bontés patientes de Monseigneur, nous en pourrons venir à bout, mais il faut que le cadre, l'*ordigno*, marche en même temps. J'en suis convenu avec M. Hittorff qui se charge de son exécution. Sauf quelques améliorations que nous avons projetées ensemble, tout ira bien j'espère.

Il sera indispensable que dans l'exécution de mon œuvre, j'aie un vrai modèle de camée pour l'effet de la matière, peut-être que le prince ou la famille pourra nous le fournir.

Tout à vous de cœur, cher et bien bon ami.

J'attends un mot de vous.

INGRES.

## III

## LETTRE DE VARCOLLIER A MONSIEUR INGRES

Vous vous étonnez, mon ami, et vous vous plaignez tout ensemble, d'être revendiqué par deux écoles, ou plutôt par deux sectes que vous détestez presque à l'égal l'une de l'autre ; je veux dire l'école classique ou ennuyeuse, fondée par un homme de beaucoup de talent, M. David, et l'école romantique ou extravagante représentée par M. Delacroix qui n'est encore qu'un homme d'esprit. Je comprends vos doléances et j'y compatis car vous êtes assurément l'artiste de nos jours le plus étranger à l'une comme à l'autre de ces deux coteries et par vos travaux et par vos doctrines et par votre caractère ; mais en même temps je ne puis que trouver tout simple et tout naturel que chacune d'elle veuille se rattacher à vous précisément par le côté où vous êtes le plus diamétralement opposé à l'autre.

C'est un calcul de parti, un manège adroit, quelquefois même le résultat d'un entraînement sincère vers un homme dont les actes, les ouvrages, les paroles, deviennent une arme puissante contre qui de droit. En un mot vous êtes une espèce d'épée à deux tranchants qui blesse à droite comme à gauche et dont tout le monde s'empare.

Si vous êtes surpris que cela soit ainsi, moi je l'aurais été que ce fut autrement.

Contemporain et condisciple de tous les hommes d'un talent systématique qui avaient amené l'école à n'être qu'une imitation de l'antique, qu'une pâle contre-épreuve des ouvrages remarquables du trop stoïque réformateur de la peinture le premier vous osâtes secouer le joug du maître et sortir de la route étroite où il conduisait son troupeau, le premier vous vîntes protester par vos œuvres pleines de sensibilité et de grâce contre ces funestes axiomes d'atelier qui ne tendaient à autre chose qu'à substituer une forme et une expression conventionnelles à l'étude de la nature et du cœur humain. Vous fûtes traité d'apostat, de renégat, de téméraire et sous le régime de tolérance impériale dont eux-mêmes s'étaient alors imprégnés, vous fûtes regardé pendant plus de dix ans dans votre patrie que



vous honoriez par vos propres travaux, comme une espèce de paria. Tout ceci était encore dans l'ordre naturel des choses; les lettres et les arts ont leur fanatisme, leur aveuglement, leurs persécutions, puisque les lettres et les arts qui sont ou du moins doivent être une religion, emportent avec eux les conséquences salutaires ou funestes qui découlent de toute forte croyance. Mais de cet état d'oppression dont vous fûtes la première comme la plus illustre victime, devait résulter expressément (?) un jour une de ces crises, un de ces réveils terribles qu'enfante l'impérieux et énergique besoin de la liberté, mais auxquelles préside la colère au lieu de la raison. Et comment exiger de la raison de ceux qui entravés (?) longtemps sentent enfin tomber le baillon et les accuser (?) de jouir de la plénitude de leurs mouvements, de l'usage entier de leurs organes.

C'est avec une espèce de joie frénétique qu'on use d'abord de cette liberté si longtemps et si vivement désirée; on s'y livre avec excès, on s'y plonge avec délire, après en avoir usé, on en abuse, et l'on fournit bientôt aux oppresseurs que l'on vient de vaincre, le prétexte de proclamer la supériorité du principe vaincu sur le principe vainqueur; mais au milieu de ce mouvement général, au soir même de cette orgie morale, et pendant que les partis sont aux prises, naissent, croissent, s'élèvent quelques esprits droits, doués d'une sagacité merveilleuse, d'un sens exquis, d'un tact parfait qui se garantissent, avec une égale défiance, des préjugés vieillis et des écarts actuels, s'avancent avec calme et pensivement dans une voie nouvelle, mettant à profit les vues d'ordre, de sagesse et de grandeur qui étaient mêlées aux erreurs d'un passé aussi bien que les idées d'indépendance, d' (*mot illisible*) écloses avec les égarements du parti opposé et tirent de ce système de fusion, d'harmonie et de conciliation, un principe de vérité et de grandeur qui capte bientôt les suffrages et l'admiration de tout le monde.

Ce principe une fois proclamé, reconnu, chacun s'y rallie, si non par le fait, du moins par assentiment et les plus dissidents se plaisent à y voir le triomphe des doctrines pronées par eux. Ainsi, mon ami, vous et le jeune Delaroche êtes-vous devenus aujourd'hui les deux pivots autour desquels s'agitent à l'envi et l'admiration et la polémique; le classique vante votre pureté de forme à tous deux, votre respect pour

les convenances, votre conscience pour les moindres détails, vos compositions raisonnées, l'ordre, l'ajustement (?), l'élévation, la poésie claire et sage de vos œuvres; et à tous ces titres, n'appartenez-vous pas à l'école qu'ils défendent; le romantisme met en avant l'ingénuité de votre pinceau, le sentiment vrai et profond de vos œuvres, le naturel de vos expressions, le caractère de vos figures, l'individualité de votre être; de par ces raisons ne tenez-vous pas à l'école romantique: non pour qu'aucune de ces deux sectes vous adoptât si elle était véritablement triomphante, mais chacune d'elles vous prône pour les qualités qui manquent à ses adversaires; prenant pour une ressemblance avec vous ce qu'elle a de dissemblable avec eux. Ce double dissentiment, cette double approbation dont vous êtes à la fois l'objet, vous est une marque assurée du bon principe qui vous guide et de la bonne route que vous avez prise. Persévérez-y, mon ami, et voyez avec une juste indifférence l'éloge et le blâme partir des deux rangs entre lesquels vous marchez et n'ayez jamais en vue que la postérité dont les arrêts, sans appel, vous récompensent amplement de ces lutttes amères et pénibles que tout homme qui aime le beau et le vrai doit soutenir dans son court passage sur cette terre. Mais où est le beau, où est le vrai? Partout, vous répondrais-je, pour ceux qui savent les distinguer de ce qui n'en est que le simulacre ou la fiction.

VARCOLLIER.